

NAF

BI-MENSUEL
ROYALISTE

DU 8 JAN.
AU 21 JAN. 1976

5e ANNEE

DIRECTEUR
POLITIQUE
B. RENOUVIN

NOUVELLE ACTION FRANCAISE

N° 217 3F.

le grand inquisiteur



d'étranges autonomistes alsaciens repères

Lénine en première page de la N.A.F. ! Ce n'est certainement pas pour le glorifier. Ni même pour s'y référer comme ceux qui voient encore dans ses livres et dans son exemple la recette toute prête de la révolution : elle a pris d'autres chemins, qui font de la théorie et de la pratique léninistes un folklore désuet.

Lénine demeure cependant, et pour le pire : c'est son ombre qui plane sur l'Archipel du Goulag, qu'aujourd'hui le Parti communiste condamne (l'article de Youri Alexandrov). Mais le totalitarisme ne serait-il que cette technique d'enfermement et de mort lente ? Plus profondément, les camps révèlent que le Grand Inquisiteur de Dostoïevski est toujours parmi nous. (L'article de Gérard Leclerc). Il peut prendre le visage de Lénine et de Staline, comme celui d'Hitler et de Pinochet. Celui de Mao aussi, dans un système qui a entrepris de tuer l'amour (l'article de Michel Fontau- rille en rubrique « Images »). Il peut aussi s'emparer de l'esprit des bien-pensants : quel dommage que nous devions renoncer cette semaine à une « Mauvaise humeur » provoquée par les incroyables articles d'une revue catholique-traditionnaliste. Nous y reviendrons...

C'est que l'actualité nous presse. L'actualité internationale d'abord, avec Philippe de Saint-Robert qui revient du Proche-Orient : l'actualité intellectuelle ensuite, avec les deux excellents livres d'Edgar Morin (rubrique Lire). L'actualité nationale aussi : tandis que nous ouvrons calmement le débat sur l'armée, Philippe d'Aymeries poursuit son analyse d'une crise économique que les lumières de Noël ne parviennent pas à masquer, et Bertrand Renouvin dénonce l'imposture européenne (notre éditorial) à laquelle s'associe le gouvernement français.

Et puis, il y a l'actualité royaliste : un attentat qui aurait pu être dramatique, et la préparation des Journées de Versailles. A tous points de vue, elles doivent être une réussite. Ne serait-ce que pour montrer que rien ne fera taire la N.A.F. Ni la pauvreté, ni la violence.

L'Alsace n'est pas la Corse. L'autonomisme y a toujours eu une coloration anti-française très prononcée et a servi par le passé de cache-sexe aux menées de l'impérialisme culturel et politique allemand.

C'est d'ailleurs le mérite essentiel de l'A.F. historique en Alsace d'avoir su éviter, durant l'entre-deux-guerres, le piège de la dualité autonomie-jacobinisme. Aujourd'hui les nostalgiques du rayonnement germanique en Alsace et les disciples de Karl Ross, chef de file autonomiste des années 30 passé à la collaboration, essaient de recréer les conditions de ce clivage malsain.

Dernier exemple, particulièrement odieux : la justification, dans la revue autonomiste alsacienne ELSA, entièrement rédigée en allemand, du massacre d'Oradour-sur-Glane en 1944. Ses 642 habitants n'ont eu que ce qu'ils méritaient, les Allemands ont bien fait de les abattre, et d'abord la Convention de Genève permet « dans certains cas » de prendre des otages et de les exécuter, etc. etc. Rien de moins. L'affaire a fait beaucoup de bruit. Plus d'ailleurs dans le reste de la France qu'en Alsace. Le député communiste de la Haute-Vienne a demandé au Garde des Sceaux de prendre des sanctions.

Véritables émigrés de l'intérieur, ces autonomistes saute-feld-grau se trouvent brusquement sous les feux de l'actualité. Il faut dire qu'avec le puissant renouveau du particularisme alsacien, exclusivement folklorique et écologique, ils se faisaient lentement oublier. Inexistants, électoralement (sauf dans l'extrême nord de la région) et intellectuellement, ils n'en continuent pas moins à distiller les immuables grands thèmes d'une idéologie qui ferait sourire si elle ne se teintait de connotations étrangement et dangereusement contemporaines.

NOSTALGIQUES

Achetons par exemple le numéro de décembre d'Elsa : il en coûte 5 F, 3 marks pour les intégristes (les abonnements peu-

vent être reçus quant à eux sur un compte domicilié en Allemagne). Sur 8 grandes pages, imprimées en noir-blanc-rouge (les couleurs du Grand Reich), le défilé des fantasmes historico-culturels est pour le moins hallucinant. On y rappelle qu'en 45 l'Alsace n'a pas été libérée, mais victime d'un « Anschluss », d'autant plus odieux qu'effectué par des « hordes de nègres et de nord-africains ».

Entre une page consacrée au « problème » des juifs et des francs-maçons et plusieurs chroniques (une Alsacienne y remercie le national-socialisme de lui avoir fait découvrir le cœur et l'esprit de sa région, un rédacteur glorifie ce même nazisme d'avoir « sorti l'Alsace du Moyen-Age »), nous avons droit à un intéressant compte rendu du Colloque sur la culture allemande, tenu en octobre dernier à Munich. Le directeur d'ELSA le docteur Iffrig y a prononcé un discours significatif. En voici quelques extraits : « L'Alsace-Lorraine est occupée par un Etat étranger. Il est malheureusement impossible de restaurer le Grand Reich allemand, faisons donc une Europe qui en ait les mêmes caractéristiques — Karl Ross a été fusillé voici 35 ans pour des paroles identiques à celles que je prononce ici ». Il faut oser...

PARANOIAQUES

ELSA relate ensuite les propos d'un autre participant à ce colloque de Munich : un certain

Le monde est décidément bien petit. Cet intéressant personnage,

a profité de son séjour bavarois pour insulter le général Binoche, et se lamenter sur le triste destin de l'Allemagne : « Ohne Deutschland gibt es für Europa keine Freiheit » (1). C'est clair, non !



L'élitisme douteux et les théories de « Nouvelle Ecole » ont permis aux autonomistes d'ELSA de se remettre un peu à jour intellectuellement. Un tel article, « La démocratie de masse, notre ruine », rappelle les saines exigences d'un monde d'ordre : « une société, c'est comme un bateau, il y a les passagers, l'équipage et le capitaine ». Tout est dit.

Les rapports entre ELSA et ces bons messieurs de « Nouvelle Ecole » ne sont pas qu'intellectuels ou épisodiques lors de congrès « spécialisés ». La structure alsacienne de « Nouvelle Ecole » s'appelle le Cercle Wimpfeling (du nom d'un humaniste alsacien opposé à la présence intellectuelle de la latinité dans sa région) : un des principaux animateurs de ce cercle est un libraire strasbourgeois, Ferdinand Moschenross, par ailleurs éternel candidat d'ELSA à toutes les élections cantonales ou législatives. Et il n'est pas le seul.

Le sectarisme et le racisme anti-Français d'ELSA ne doivent pas trop impressionner. Ils ne sont que l'expression d'agresseurs vieilles d'un demi-siècle. Par contre les justifications idéologiques qui les recouvrent progressivement sont plus dangereuses. L'élitisme douteux, le refus de l'autre, se révèlent très tentant pour de nombreux mouvements ou personnes se réclamant d'un renouveau régionaliste encore à la recherche de finalités. Là est le véritable risque. A nous de rendre crédibles les notions de région-lieu de pouvoirs et de nation-amitié. Vite.

Antoine DELAPORTE

(1) - Sans l'Allemagne il n'y a pas de liberté pour l'Europe.

fête, consom mation, épargne



Noël, le Jour de l'An, pour beaucoup de Français, c'est d'abord la fête de la consommation. Phénomène parfaitement sensible en milieu urbain, exagérément grossi dans la mégapole parisienne, il peut surprendre en un temps de crise économique réelle et profonde.

Au-delà d'un certain moralisme les commentaires se partagent en deux tendances. Pour les uns, les optimistes, le « boom » sur la consommation est le signe annonciateur de la reprise économique. Pour les autres, les pessimistes la frénésie de consommation témoigne d'une volonté plus ou moins consciente d'oublier la crise, de la nier, d'ouvrir une parenthèse en des temps difficiles, d'afficher une gaieté de surface.

A vrai dire il serait difficile de trancher entre ces deux opinions. L'effet amplificateur des mass-media n'est pas étranger à cette impression de grande bouffe décadente dans laquelle la France semble se vautrer. Certes les statistiques des journalistes en mal de copie sont toujours frappantes : milliers de tonnes d'huîtres, de saumon, de foie gras ; jouets par millions ; appareils ménagers, télévisions, etc. Mais l'impression est trompeuse, parce qu'il est trop tôt pour savoir si réellement le chiffre d'affaires du commerce est ou non supérieur à celui de l'année précédente, parce qu'il s'agit d'une compilation contestable qui ne tient pas compte du caractère saisonnier de certaines ventes ; exemple parmi d'autres celui de la télévision dont l'essentiel du chiffre d'affaires est réalisé sur les trois derniers mois de l'année. En un mot, l'optimisme de commande des présentateurs de télévision et des journalistes de radio cache mal des réalités plus complexes. Vieillards isolés, familles d'immigrés dans leurs bidonvilles, chômeurs aux faibles ressources, laissés pour compte de la fête qui ne participent que de loin aux réjouissances ; mais aussi joie réelle d'offrir des cadeaux, de partager un repas qui sorte

de l'ordinaire. Autant de données encore incomplètes qui doivent être intégrées à toute analyse non partisane.

Retenons pour notre part un phénomène socio-économique dont l'importance est trop peu ressentie : l'épargne.

Il est bon de savoir en effet que l'année 1975 se sera achevée avec une masse d'épargne liquide de 610 milliards de francs.

Protection devant l'inflation, crainte du chômage, permanence des attitudes dans le pays du bas de laine peuvent expliquer une telle situation. Epargne liquide utilisable quasiment sans délai pour la consommation. Epargne qui s'accroît remarquablement et même en temps de crise : ainsi les dépôts dans les caisses d'épargne ont augmenté de 45 % en trois ans alors que les revenus des ménages français ne progressaient que de 34 %.

Il faut prendre conscience de ce phénomène qui explique pour une part les hausses brutales de consommation mais qui révèle du même coup l'une des faiblesses fondamentales de la France. Car cette épargne liquide ne veut pas se transformer en épargne à long terme. C'est-à-dire que constituant pourtant une énorme masse d'argent disponible pour l'investissement elle se refuse à faire fructifier ou à moderniser l'équipement productif national.

Ce n'est pas là la moindre des contradictions de notre société industrielle. Essentiellement fondée sur une progression sans fin de la consommation elle a réussi à détourner l'épargnant de l'investissement à long terme, préférant financer son développement par l'inflation.

P. D'AYMERIES

les forums de versailles

Comme l'année dernière, les journées royalistes des 7 et 8 février seront essentiellement consacrées à de grands débats (l'un sur le totalitarisme et l'autre sur la personnalité régionale et l'identité nationale) et à des forums où chacun sera appelé à participer le plus activement possible.

Sept forums se dérouleront au cours de ces deux journées. Nous publions ci-dessus une présentation de deux d'entre eux sur la qualité de vie et sur la monarchie, avant de présenter, dans notre prochain numéro, ceux sur l'économie, la crise de l'intelligence, l'école, la famille et la région.

la monarchie

Eclairé par l'ensemble des préoccupations soulevées au cours des autres forums (urbanisme, école, etc.), le forum « Monarchie » propose une réflexion spécifique sur la nature du royalisme de la N.A.F. selon une triple direction :

1° La recherche des caractéristiques de l'Etat légitime. Loin de s'enfermer dans une défense a priori de la monarchie, il s'agit de rechercher les moyens pour un Etat de réaliser la justice dans le respect des libertés.

2° L'étude de la monarchie française, champ d'expérience privilégié pour découvrir une solution adaptée à notre pays ; cellule directrice et prospective représentée par un homme accordé au rythme de l'histoire, capacité de prendre les décisions tournants, accouchement des forces sociales montan-

tes, enracinement populaire...

3° L'illustration de la monarchie par la personne de l'héritier de la famille capétienne, le Comte de Paris, à la fois par sa doctrine d'unité et par son prestige qui pourraient en faire l'homme du recours dans des circonstances difficiles.

D'où la nécessité de désolidariser la monarchie d'un certain nombre d'images et de factions qui occultent son essence vraie. La monarchie n'est pas le régime qui assure un ordre formel dans le cadre d'une unanimité obligatoire. La monarchie est au contraire le régime qui assurerait aujourd'hui la « démocratie » au sens noble du terme, consensus nécessaire qui doit appuyer un état de justice et la participation légitime des citoyens à tous les échelons.

l'environnement

Une société industrielle qui ne se contrôle plus constitue un des problèmes majeurs de ce dernier demi siècle. Peu à peu le cadre de vie est détruit, tandis que les mégapoles s'édifient, où l'homme est découpé en tranches horaires et la cité en zones fonctionnelles. Cette logique des sociétés industrielles peut être parée de divers qualificatifs : district parisien, ville nouvelle ou aménagement du territoire, elle conduit toujours à regrouper les trois quarts de la population française sur 1/10 du territoire avec tous les traumatismes psychologiques et sociaux dont nous commençons à percevoir les effets, sans compter les problèmes techniques qui deviennent insolubles. Il faut bien constater que les sociétés industrielles sont en crise

mais elles continuent à modeler les villes à leur image. Il est très important de bien percevoir comment le système de valeurs d'une société s'inscrit pratiquement dans la « réalité urbaine ». Pour sortir de cette conception « productiviste » de l'homme et de son environnement, il est nécessaire de retrouver les conditions susceptibles de favoriser l'expression des rapports entre les hommes dans toute leur richesse et leur subtilité. Cela suppose la redécouverte de la vocation profonde de la cité et des environnements sociaux dont elle est constituée. Par exemple le centre, les rues, les places. Mais aussi l'importance de la nature, de la fête, des lieux de rencontre dans l'équilibre psychique de l'individu et des groupes.

urss pcf: goulag mon amour

A l'Occident plongé dans sa grande bouffe annuelle un contestataire soviétique fait parvenir un étrange cadeau de Noël : le premier document filmé sur un camp de concentration soviétique, diffusé en France par TF 1, témoignage impressionnant aux conséquences incalculables.

Ce document unique en son genre a pour premier mérite de nous montrer par la pellicule ce que nous savions déjà pour l'avoir lu et entendu. Vingt ans après la « déstalinisation » les camps de concentration existent toujours en Union Soviétique. Voici donc un peuple qui, depuis 1917, voit fleurir autour de lui et pour lui miradors et barbelés. Terrible continuité ! La preuve est maintenant faite que Staline n'est pas une erreur du communisme et que le rapport du 20^e congrès du P.C.U.S. (Parti Communiste de l'Union Soviétique) était inexact parce que insuffisant. De 1917 à la mort de Lénine, de la mort de Staline jusqu'à Helsinki la répression a été érigée en mode de gouvernement. La récente étude de Jacques Baynac (1) constitue à cet égard une preuve supplémentaire à joindre au dossier. Après Soljenitsyne, Jacques Baynac explique et démontre la nature totalitaire et répressive d'un Lénine que seule la mort empêcha d'atteindre les tristes records détenus ensuite par Staline. Si deux camps de concentration sont ouverts par Lénine en 1918, on en compte huit en 1920 et cinquante-six en 1922 ! Dès cette époque sont déjà posées les pages qui, Lénine mort, permettront à Staline d'asseoir et de renforcer à son tour la dictature.

MAITRE LENINE, L'ELEVE STALINE

« Staline était devenu le plus grand criminel de tous les temps, à cause d'une situation dont il n'était pas responsable. Le tribunal de l'Histoire peut, certes, sanctionner sévèrement l'élève, mais il ne saurait oublier de désigner, de condamner aussi le maître, c'est-à-dire le coupable initial. » Comment donc Lénine s'est-il condamné à mener cette politique terroriste ? Selon Baynac la réponse tient à l'analyse politico-stratégique de Lénine qui « était en même temps profondément juste et adaptée à la situation concrète des forces politiques, mais gravement erronée et

inadaptée à la réalité des rapports de production réels du pays. Le premier aspect lui donna une juste appréciation des rapports de force, et par là même, le pouvoir ; le second l'entraîna dans une suite d'erreurs politiques et stratégiques qui en fin de compte pervertirent le projet ». Ainsi naquit la dictature léniniste.

Cinquante-trois ans après la mort de son fondateur, la république des Soviets offre le même spectacle affligeant d'un état totalitaire qui règle de manière simple et définitive le problème des opposants : mort physique ou destruction mentale. Ainsi les propos tenus par Jacques Baynac sur la période léniniste sont-ils encore d'une douloureuse actualité : « toutes les catégories du stalinisme sont là, tous les concepts, toutes les structures, toutes les expériences, tous les hommes, les buts et les conséquences sont les mêmes que ceux de la terreur stalinienne : régler la question paysanne, mater le prolétariat, liquider la démocratie et l'opposition afin de conserver le pouvoir à un parti-classe, propriétaire de l'Etat et du Pays, obligé de mener une féroce politique d'accumulation du capital sous le couvert d'un jargon marxiste. Les deux terreurs ne sont pas dirigées contre les ennemis du peuple, mais contre le peuple ennemi d'une clique contre-révolutionnaire qui l'exploite et l'opprime avec un cynisme à proprement parler renversant. »

CES SPECTRES REVENUS DE LA MORT

Mais deux faits nouveaux vont désormais bouleverser les données traditionnelles : le nombre des victimes a sensiblement baissé par rapport à l'époque stalinienne ; la résistance du peuple russe s'accroît. Ainsi l'Occident voit-il s'avancer vers lui — tels des prophètes — les seules richesses que le régime soviétique ait jamais su créer : ses Sakharov, Nekrassov, Pilouchitch et martyrs. Ils s'appellent Soljenitsyne, tant d'autres trempés dans l'épreuve



des camps, doués d'une profondeur spirituelle et d'une valeur morale telle que l'Occident bourgeois n'en peut plus produire. Comment désormais le régime soviétique pourrait-il effrayer ces hommes qui reviennent de la mort ? Aussi ne nous étonnons pas si des témoins toujours plus nombreux se font entendre.

Après avoir traqué les écrivains, les savants, les artistes, le gouvernement soviétique devra traquer les chasseurs d'images. Mais aussi vrai que la persécution d'un Soljenitsyne a provoqué l'apparition de dix nouveaux écrivains contestataires, aussi vrai que celle de Sakharov a jeté le trouble chez les savants, la chasse aux téléobjectifs suscitera des vocations ; et dans un an ce n'est plus un document, mais dix, vingt, cent que nous verrons sur nos écrans, la lumière ainsi faite, le malaise de la classe gouvernante ira en s'accroissant. Le régime s'effritera toujours davantage jusqu'à ce que les dirigeants connaissent à leur tour... le complexe du bunker. Ainsi meurent les dictatures.

P.C.F. : DIX ANS TROP TARD

Mais il était surtout intéressant de voir quelle serait la réaction des communistes français après la diffusion de ce film. Celle-ci ne s'est pas fait attendre ; à tel point même qu'on peut se demander si le Parti Communiste n'attendait pas que le prétexte pour prendre ses distances vis-à-vis de Moscou. Bien sûr on peut remarquer avec Pierre Daix (2) que l'existence de tels camps est parfaitement attestée depuis dix ans sans que le P.C.F. s'en soit jamais ému. Mais quand

René Andrieu évoque et réprouve l'existence des camps de la mort soviétiques en première page de l'Humanité on ne peut que saluer cette prise de position même s'il faut aussitôt regretter que le P.C. n'aille pas jusqu'au bout du raisonnement et ne reconnaisse que « le goulag n'est pas une bavure, c'est le Parti, il appartient au système soviétique. » (2) On ne manquera évidemment pas de s'interroger sur les raisons d'un tel revirement. Sont-elles de pure opportunité comme l'affirment certains qui désirent en restreindre délibérément la portée ? Peut-être. Mais cette opportunité existait aussi au moment de Budapest et de Prague. Le P.C. n'avait alors élevé aucune protestation. Que le P.C. se démarque aujourd'hui de la répression pratiquée en Union Soviétique, ce n'est pas nous qui le regretterons. Peut-être faut-il voir dans cette attitude la victoire de ce que d'aucuns nomment « l'aile modérée » du Parti avec à sa tête Paul Laurent. Quoi qu'il en soit, une modification substantielle de l'attitude du P.C. ne saurait résulter d'une seule prise de position si brutale fût-elle. Et l'avenir montrera si le P.C.F. s'est vraiment donné les moyens politiques d'une stratégie indépendante de l'Union Soviétique.

« Le P.C.F. a dix ans de retard » affirme Pierre Daix qui ajoute « ce n'est pas lui chercher querelle que de constater qu'il n'en est qu'aux premiers pas et que le plus difficile l'attend encore. » Saura-t-il aller jusque-là ?

Youri ALEXANDROV

(1) Jacques BAYNAC « La terreur sous Lénine », Ed. Sagittaire.
(2) « Faut-il douter du changement », par Pierre Daix, « Quotidien de Paris », 22 décembre 1975.



par
gérard
leclerc

paroles de soljenitsyne

Rendons cette justice à notre confrère *Le Point* ; il a choisi comme « homme de l'année 1975 », le seul qui convenait. Non pas une illustration de magazine, non pas même un politicien (ils sont si médiocres en nos froides saisons !). Même pas une femme pour l'année de la femme (celles qui furent au premier plan battirent effectivement tous les records de la sottise et de la grimace). Mais un écrivain. Et quel écrivain ! Le plus grand de ce temps : Alexandre Soljenitsyne.

Georges Suffert qui a été lui rendre visite à Zurich, remarque fort justement que depuis son expulsion en 1974, l'attitude de l'intelligentsia à son égard s'est sensiblement modifiée. La « vedette » d'un moment a été progressivement dévalorisée. Ce Soljenitsyne n'est-il pas un réactionnaire, un ami de Pinochet — pure calomnie ! — en définitive le personnage d'un autre siècle, incapable de s'installer dans le nôtre ?

Au fond, peut-être bien. L'auteur de l'ar chipel du goulag est sans doute directement issu du XIX^e siècle qui est le grand siècle russe, avec ses géants de la littérature et de la théologie. Et les imbéciles ne voient pas que ces géants les précèdent de très loin sur les chemins de leur propre époque, qu'ils ont débusqué leur positions de décadents sans génie, d'un simple regard sur le destin de l'âme occidentale. La lecture de Dostoïevski nous apprend plus sur le XX^e siècle que l'enquête la plus exhaustive de sociologues bardés de leur science (1).

Nicolas Berdiaeff dans son essai si pénétrant sur l'auteur des « Possédés » a montré comment Dostoïevski a pressenti, imaginé et décrit avec précision ce que serait le communisme russe avec Lénine, Staline et leurs tristes sires. Sans avoir lu *le Capital*, ou un quelconque classique du marxisme. En observant simplement les chrysalides, il voyait d'un instinct sûr ce que seraient les métamorphoses. Et Soljenitsyne qui est lui témoin de l'aboutissement ramène à son prédécesseur pour éclairer le drame vécu dans sa chair.

LA PERVERSION COMMUNISTE

Qu'est-ce, en effet, que le communisme ? On pense d'ordinaire au marxisme avec quelques raisons. Mais il n'est pas sûr qu'une connaissance exhaustive de l'immense corpus marxien ou même de la « vulgate » donne la moindre lumière sur le sujet. Ou alors, il faudrait considérer ce corpus et cette vulgate avec le regard de Maurice Clavel, en partant du « je hais tous les dieux ». On fait d'ordinaire le contraire, en glosant indéfiniment sur les contradictions du capitalisme, les difficultés du transition entre la phase socialiste et la phase communiste, l'infrastructure et la superstructure toutes choses qui relèvent d'un jeu raffiné de l'esprit, mais n'ont aucun rapport avec la nature du régime lénino-Stalinien. Comment expliquer cette mécanique du crime, cette organisation de la terreur, cette pratique généralisée de l'enfermement, cet enrégimentement absolu des cerveaux ?

Il y a bien sûr, la profonde logique de l'utopie que l'on trouve exposée dans les propos de Chigaliev, l'idéologue des « Possédés ». L'utopie n'a en effet rien à voir avec le débordement de l'imagination, la projection dans l'en-avant des rêves de liberté. Elle consiste en un système clos, dont le mouvement interne s'apparente au mécanisme superbement agencé d'une horlogerie. Nul bruit, nul grincement, nulle fantaisie ne sauraient être tolérés. On comprend que la liberté y devienne en fin de compte l'ennemi absolu.

L'utopie sociale c'est encore le domaine de l'empyrée. Pour qu'elle descende jusqu'à la terre du goulag, il faut que naissent et s'affirment les maîtres d'œuvre. Maîtres d'œuvre qui avant de revêtir le costume du garde-chiourme s'approprient d'abord la tunique du grand inquisiteur. A ce propos, je regrette beaucoup qu'André Glucksmann n'ait pas songé à la célèbre parabole des *Frères Karamazov*, tandis qu'il analysait les ressorts de l'esclavagisme soviétique. Sa démonstration déjà si forte aurait reçu un renfort inentamable, en visant au cœur, c'est-à-dire la liberté. Le mystérieux démon déchainé qui n'a de cesse de détruire l'autre en son centre, et puisqu'il n'y parvient pas dans sa vie physique, qu'est-ce sinon la volonté de puissance enragée dans son œuvre de tyrannie ? Et lorsque commence le crime, rien n'arrête désormais la chute aux enfers. Pierre Verhovenski ajoute cadavre sur cadavre, criminel crapuleux ayant perdu son âme, jouissant de sa damnation, plus que jamais sûr de son bon droit à force de perversion et d'avoir été séduit par Stavroguine, la beauté du diable.

LA LIBERTÉ MÉPRISÉE

Stavroguine, Verhovenski, Chigaliev, ils préfigurent tous ce que deviendront plus tard les bolcheviks : d'abord chevaliers de l'utopie, puis entraînés dans la tragédie, mais du côté des bourreaux. L'œuvre de Soljenitsyne n'abandonne pas les « Possédés » à ceci près qu'à la bande misérable a succédé le puissant parti, maître absolue de l'empire des tzars. La puissance du crime en a été augmenté d'autant. En face, l'écrivain s'applique à nous montrer tout un peuple dans sa résistance quotidienne à l'oppression. Résistance spirituelle.

A Georges Suffert on l'interroge sur les risques d'une éventuelle guerre mondiale pour sauvegarder la liberté, Soljenitsyne réplique : « Je vous parle d'une résistance spirituelle et vous me répondez avec de la stratégie. Mes amis et moi nous n'avons pas de bombe atomique, pas de tanks, pas de

révolvers, rien. Mais à l'instant même où la volonté, en nous, a pris le pas sur la résignation, à la seconde même où nous avons pris le risque de la mort, l'immense machinerie soviétique était tenue en échec. Aucune combinaison politique, aucune combinaison militaire ne nous sauveront. La volonté intérieure est plus importante que la politique. Si les dirigeants de l'Est sentaient en vous la moindre flamme, le moindre élan vital pour que les libertés subsistent chez vous et pratiquement s'étendent, s'ils comprenaient que vous êtes prêts à sacrifier votre vie à cette seconde même, c'est eux qui baisseraient les bras... »

Il serait stupide d'accuser l'ancien combattant d'angélisme. Il n'ignore ni la puissance politique, ni la force des armes. Il sait pourtant que sans volonté, sans la force d'une âme trempée aux sources vraies des énergies humaines, tout cela s'effondrera comme un château de cartes. Or, depuis deux ans que l'exilé observe l'Occident de l'intérieur, une chose le frappe et le hante. L'Occident si attaché au libéralisme est malade de la liberté. Par attachement à son petit bonheur, il est prêt à vendre son âme : « Vous dites que le monde d'aujourd'hui est dur. Mais vous ne pensez pas. Au fond de vous même, vous pensez que la liberté est acquise une fois pour toute et c'est pourquoi vous vous payez le luxe de la mépriser. »

Inutile de préciser à quel écrivain de chez nous, ces paroles font écho. Celui qui s'insurgeait dans sa courte après-guerre contre l'interrogation hideuse de Lénine « La liberté, pourquoi faire ? » faisait exactement le même diagnostic. L'illusion est de croire que la liberté désigne le royaume de la tranquillité et de la facilité, tandis qu'elle constitue un honneur certes, mais une charge. Une charge dont le grand inquisiteur voudrait que le peuple soit délivré, parce qu'il est incapable de la porter, contrairement à ce que le Christ a cru.

C'est dans ce sens, que je comprends personnellement le mot de Michel Le Bris cité dans notre dialogue avec Maurice Clavel du mois de juin. « Ce que vous appelez foi et révélation, c'est aussi révolte et liberté. » Révolte et liberté, évidemment les gens pensent tout de suite, anarchie, désordre, chienlit. Et ils ont quelque peu raison. Ils ont trop l'expérience de ce qu'est un certain esprit libertaire qui s'identifie au négativisme. Mais lorsqu'un Honoré d'Estienne d'Orves se révolte contre l'hydre nazie, au nom de la liberté, alors on se dit que révolte et liberté, cela représente autre chose que la chienlit, que cela fait appel à ce qu'il y a de plus fort dans un cœur d'homme, à ce qui rassemble les ressources de l'être pour sauver l'âme. De même, lorsque l'héroïne de Soljenitsyne, Matriona dit son humble non à ce système concentrationnaire soviétique... à ce moment la liberté représente autre chose qu'un caprice ou une passion vulgaire !

Evidemment, le grand écrivain profondément enraciné dans sa tradition, est aux antipodes de notre libéralisme. Il sait que ce dernier est le cul de sac de l'aventure de l'Occident. Il nous indique qu'il faut revenir à nos origines pour retrouver sens à la vie. Car ce n'est pas les armes de l'Occident, bien qu'elle suffisent à anéantir les Russes plusieurs fois, (comme celles des Russes peuvent nous anéantir plusieurs fois) qui nous sauveront du totalitarisme. Mais notre aptitude à nous montrer digne du trésor qui est en nous.

Gérard LECLERC

(1) A ce propos, je conseille à mes lecteurs de se procurer toutes affaires cessantes l'autobiographie spirituelle d'Olivier Clément. L'autre soleil (Stock) Un authentique chef-d'œuvre.

proche orient

philippe de saint robert nous déclare



N.A.F. : Quelles impressions retenez-vous de votre récent voyage en Syrie ?

P. S. R. : Je suis allé en Syrie une première fois en décembre 1968, donc peu de temps après la guerre des six jours, puis j'ai fait une seconde visite plus approfondie en mai 1970, après la conférence des chrétiens sur la Palestine, qui s'était tenue à Beyrouth. Au cours de ces deux premiers voyages, j'avais été frappé par les possibilités politiques et économiques de la Syrie alors que son aspect extérieur était assez rébarbatif : le BAAS — au pouvoir en Syrie depuis 1963 — était alors représenté par une tendance très austère et dogmatique qui faisait de la Syrie un pays méfiant et replié sur lui-même.

Aujourd'hui cela a complètement changé, et l'aspect même de Damas montre cette évolution, consécutive à l'arrivée au pouvoir en septembre 1970 du Général Assad. Celui-ci est secrétaire général du BAAS, mais il représente une tendance moins dogmatique que celle de l'ex-président Attassi. La Syrie connaît depuis lors un développement économique très sensible, qui d'ailleurs abîme la vieille ville de Damas et sa célèbre ceinture verte. C'est que la Syrie inspire confiance parce que, sans doute, les financiers ont l'impression que les efforts et les aides n'y sont pas engloutis en pure perte comme en Egypte, par l'effet de la pression démographique. D'où des investissements massifs de la part des pays du Golfe et de l'Arabie séoudite. Enfin il y a un développement touristique important auquel la France est associée. D'ailleurs notre pays aura vendu, en 1975, pour trois milliards à la Syrie, ce qui fait de Damas un partenaire intéressant, et qui d'ailleurs marque toujours à notre égard une très nette préférence.

Sur le plan politique, on m'avait dit, lors de mon premier voyage à Damas, que la question pour les pays arabes, après la guerre de 67, était de savoir si l'on ferait du « pétainisme » ou du « gaullisme ».

Il y a quelques jours, les Syriens m'ont fait ressortir qu'ils avaient, quant à eux, choisi la Résistance — tandis que d'autres (l'Egypte) ont choisi l'armistice avec Israël. Sadate, m'a mit le ministre syrien des Affaires étrangères, c'est Pétain. Cette résistance fait de la Syrie un pays clé au Proche-Orient, et Damas est devenu la plaque tournante de la résistance palestinienne.

N.A.F. : Sur le plan diplomatique, quelle est la situation des pays arabes quelques mois après la signature des accords sur le Sinaï ?

P. S. R. : Vous savez que l'Egypte a conclu un « arrangement » séparé avec les israéliens, par Kissinger interposé. Il en résulte une position délicate pour la Syrie. Mais elle y gagne l'auréole de la Résistance, même si elle est elle-même accusée de faiblesse par les Irakiens qui, eux, n'ont pas de territoire envahi. La diplomatie syrienne est d'ailleurs payante : ainsi Damas a lié le maintien des casques bleus sur la Golan à la discussion au Conseil de Sécurité du problème palestinien, en présence de l'O.L.P., ce qui est un succès considérable que l'Egypte n'avait pas pu obtenir. La thèse de la Syrie est qu'il ne faut conclure aucun arrangement qui ne soit dans la perspective d'une solution globale du problème palestinien. Cette attitude est d'ailleurs conforme aux principes du parti BAAS pour qui il y a une nation arabe dont chaque pays arabe est considéré comme l'une des provinces. Il est évident que les Egyptiens sont en rupture avec cette conception de la nation arabe.

N.A.F. : Que pensent les Syriens du voyage de Giscard en Egypte ?

P. S. R. : Les Syriens constatent une réorientation de la politique arabe de la France vers les pays les plus conservateurs. En particulier, ils ont été très choqués du télégramme envoyé par Giscard d'Estaing à Sadate pour le féliciter de l'accord du Sinaï : là, nous semblions cautionner une politique qui se faisait contre les autres pays arabes, ou en dépit d'eux.

Mais le récent voyage de Giscard en Egypte ne peut les choquer, pas plus que les accords qui pourraient en résulter si les Syriens veulent distinguer le peuple égyptien de ses dirigeants actuels.

Cela dit, il serait déplorable que la préférence accordée à l'Egypte nuise à nos relations avec les autres pays arabes. Et il est dommage de voir, par exemple, combien la France a négligé la Syrie et depuis trop longtemps. Je l'avais dit au Président Pompidou, qui en avait largement tenu compte. Car, depuis 1967, les relations franco-syriennes — obscurcies par la guerre d'Algérie — se sont éclaircies, et il ne tiendrait qu'à nous de les développer plus encore. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de vendre mais de comprendre, de connaître, de coopérer sur le plan culturel. Par exemple, il est scandaleux que la France ne dispose pas d'un centre culturel à Damas, alors que les Syriens sont demandeurs à cet égard.

Nous avons donc un retard important à combler, qui a été provoqué par l'idée que la Syrie était devenue un pays communiste, alors que les Syriens ne cessaient de répéter qu'il ne tiendrait qu'à nous que la Syrie ne dépende pas uniquement des Soviétiques. Nous avons donc une belle partie à jouer avec la Syrie et il serait bon que le Quai d'Orsay s'en avise. Mais une visite du Président Assad à Paris est prévue pour 1976, qui pourrait être l'amorce d'une politique plus active.

J'ajoute que la mission de M. Couve de Murville au Liban s'est faite en accord avec Damas. D'ailleurs M. Couve de Murville est venu en Syrie au cours de sa mission, ce qui semble indiquer une communauté de vue entre la France et la Syrie sur le problème Libanais. C'est important, car la Syrie est souvent accusée de visées sur le Liban à cause du vieux rêve de la « grande Syrie ». Or la Syrie sait bien que ce rêve, pour

le moment, se réaliserait au dépens du monde arabe, l'éclatement du Liban favorisant la politique et l'expansion territoriale israélienne. Les Syriens ne font donc rien pour que le Liban éclate. Les visites de M. Couve de Murville à Damas est significative à cet égard, de même que celle du chef des phalanges libanaises, M. Gemayel, a eu de longs entretiens avec le président Assad d'où il est ressorti qu'il y avait dans le présent moins de divergences que l'on s'imaginait.

N.A.F. : Quel est le fond du problème libanais ?

P.S.R. : Ce n'est pas un problème entre chrétiens et musulmans ou entre libanais et palestiniens. Il s'agit de savoir qui sont les fauteurs de troubles, acharnés à envenimer les choses, à provoquer de nouveaux affrontements chaque fois qu'un trêve est obtenue. Je ne crois pas que ces provocations soient le fait des Américains, à moins que certains services secrets n'agissent d'eux-mêmes. Mais les Israéliens ont la faculté, grâce à leurs compatriotes parlant arabe, d'organiser des troubles à volonté, en disposant leurs agents dans chaque camp. Par exemple, après la visite de Couve et l'acalmie qui a suivi, les Israéliens ont bombardé le Liban, puis un camion transportant des éditions populaires du Coran a été attaqué dans un village chrétien — ce qui est inconcevable en raison du respect mutuel des Livres Sacrés — et le lendemain quatre phalangistes étaient assassinés dans un village musulman. D'où une nouvelle explosion. Donc, chaque fois qu'un consensus pour un cessez-le-feu existe, des provocations déclenchent à nouveau la guerre civile. Comme ni les Palestiniens, ni les Syriens, ni les chrétiens n'ont le moindre intérêt à ces provocations, on voit clairement d'où elles peuvent venir. Cela pour trois raisons :

1) Le Liban, par la coexistence de ses communautés, a été depuis

20 ans un reproche vivant pour Israël qui n'a jamais pu ni voulu réaliser cette coexistence.

2) L'éclatement du Liban permettrait à Israël de prendre le Sud du pays qui est fertile et qui possède des sources dont les Israéliens ont besoin. Ces derniers pourraient aussi fabriquer une mini-Palestine qui leur permettrait de ne pas négocier sur l'ensemble de la question palestinienne.

3) Les Israéliens sont les seuls à avoir les moyens réels de fomenter de tels troubles.

N.A.F. : La mission Couve de Murville a donc été un échec ?

P.S.R. : Non, cette mission a été positive. Elle a amené les dirigeants libanais à prendre conscience d'un certain nombre de choses, en particulier que le confessionnalisme devait être repensé. Elle a aussi amené les phalangistes à prendre conscience des réalités palestiniennes. La droite libanaise n'a jamais fait grand chose pour que l'Etat libanais, au nom duquel elle prétend parler aujourd'hui, ait une diplomatie et une défense. Maintenant, elle regrette sans doute cette politique d'impuissance, qui permettrait certes à chaque communauté de mener une vie autonome, mais qui a entraîné l'éclatement du Liban dès qu'un problème extérieur s'est posé.

Je pense, en effet, que c'est sa neutralité qui a tué le Liban. Israël a utilisé cette neutralité pour diviser le pays et le bombarder périodiquement. Au contraire la Syrie, pays belligérant, vit en paix à l'intérieur de ses frontières et n'a certainement pas perdu plus d'hommes au cours de ses guerres extérieures que le Liban pendant sa guerre civile. Si les Libanais s'étaient solidarisés avec les Palestiniens, ils n'auraient pas eu de problèmes avec eux, alors que faute d'une armée libanaise dont on puisse se servir, les Palestiniens sont tentés de se défendre eux-mêmes et aussi de faire de la politique puisqu'il n'y a pas non plus de politique ni de diplomatie libanaise. Malheureusement les Chrétiens que j'ai rencontré à Damas n'ont pas encore compris cela.

N.A.F. : Ne peut-on espérer que les Américains poussent Israël sur le chemin de la paix ?

P. S. R. : La décision américaine de livrer aux Israéliens un avion de combat très moderne (le F16) prouve que, contrairement à ce que croit Sadate, Washington reste fon-



Beyrouth, capitale ensanglantée par des combats fratricides. A l'avantage de qui ?

damentalement solidaire d'Israël. Les Etats-Unis prendront peut-être quelques distances à l'égard des Israéliens, mais sans les faire renoncer à quoi que ce soit, et parallèlement ils s'implanteront dans les pays arabes qu'ils coloniseront à leur tour. Les Arabes devraient donc résoudre eux-mêmes la question du Proche-Orient sans s'en remettre aux Etats-Unis. De ce point de vue, les dirigeants syriens sont profondément lucides. C'est pourquoi ils ont porté la question palestinienne devant le Conseil de Sécurité, empêchant par là que les impérialismes n'arrangent les choses à leur façon, et à leur seul profit.

N.A.F. : Quel est actuellement le jeu de la France dans le Monde Arabe ?

P. S. R. : La politique arabe de la France a subi une réorientation qui a d'ailleurs été facilitée par l'évolution de la politique égyptienne. Et l'arrangement israélo-égyptien imposé par l'Amérique a constitué

pour nous une porte de sortie : le rapprochement entre Paris et Le Caire a été une aubaine pour un gouvernement qui voulait dire qu'il continuait la politique arabe dans le sens gaullien et pompidolien, mais qui, en réalité, entendait la développer dans un sens qui ne devait plus choquer personne. Ceci dit, l'invitation adressée au Président syrien permet de penser que la diplomatie française ne s'en tiendra pas à cette politique et que les rapports franco-arabes demeureront suffisamment diversifiés pour ne plus prêter le flanc à la critique que je viens de faire.

Car si nous faisons une politique arabe uniquement orientée vers les pays conservateurs qui sont en rapports étroits avec les américains, nous n'aurons jamais qu'un strapontin chez eux. Par conséquent, notre intérêt est d'orienter notre politique arabe vers la Syrie, la Libye et l'Irak qui sont des pays ayant une vocation à l'indépendance

vis-à-vis des Russes comme des Américains. Ainsi Pompidou avait compris qu'il fallait aider la Libye pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'Amérique et de l'Angleterre ainsi que dans celles de l'U.R.S.S. De même la Syrie et l'Irak ne sont pas liés éternellement à l'U.R.S.S. ; il y a quelques années l'Egypte a prouvé qu'il n'y avait rien d'irréversible dans ce domaine. D'ailleurs, les Syriens nous disent qu'ils n'ont pas besoin de la France si celle-ci doit être le courtier des Etats-Unis : ils préfèrent alors traiter directement avec Washington. La France n'a d'importance que si sa politique reste anti-impérialiste, que si elle empêche que le Proche-Orient soit inclu dans le partage de Yalta. Pour cela il faut du courage politique. Mais il ne devrait pas y avoir d'hésitation, tant nos intérêts sont importants dans cette partie du monde.

Propos recueillis par Gérard Leclerc et Bertrand Renouvin

les mercredi de la naf

MERCREDI 14 JANVIER

**POLITIQUE ET STRATEGIE : L'EXEMPLE DU KOMINTERN
PAR BERTRAND RENOUVIN
A 21 H. 12 RUE DU RENARD, PARIS IVe, SALLE DU 2e ETAGE**

MERCREDI 21 JANVIER

**BARRES DEVIENT-IL D'AVANT-GARDE ?
PAR GERARD LECLERC**

MERCREDI 28 JANVIER

**MYTHE EUROPEEN ET REALITES ATLANTIQUES
PAR ARNAUD FABRE**



Edité par S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs
Paris (1er)
Téléphone : 742-21-93
Abonnement trois mois : 20 F
Abonnement six mois : 40 F
Abonnement un an : 70 F
Abonnement de soutien : 120 F
C.C.P. N.A.F. Paris 192.14
Directeur de la publication
Yvan AUMONT

Les illustrations et photos illustrant ce numéro ont été fournies par le groupe audio-visuel et sont la propriété de la N.A.F.

Imprimerie Design graphic
62, Bd de Belleville - Paris (20e)

edgar morin: l'esprit du temps

(grasset)

1. névrose

Sous le titre de « **L'Esprit du temps : 1 - Névrose** » (1) Edgar Morin vient de faire paraître un ouvrage écrit en 1960-1961 et consacré à la culture de masse. Le livre a peu vieilli : dès la fin des années cinquante en effet les structures de la culture de masse étaient mises en place.

Premier trait de ces structures : le laminage de la personnalité du créateur entre les exigences des énormes bureaucraties de l'édition, de la presse, de production du cinéma et les impératifs techniques des mass-media modernes. De plus se développe la médiocrité au sens étymologique du terme : les grands génies, les monstres sacrés s'épanouissent mal dans ces structures bureaucratiques ; en revanche les journalistes ou scénaristes de talent mais qui ne s'écartent pas trop d'une norme moyenne font florès.

Voilà pour les créateurs. Du côté du public une évolution analogue vers une moyenne universelle se produit.

Une moyenne qui s'obtient essentiellement par **syncrétisme** : des sédiments de la culture cultivée humaniste, de la culture populaire urbaine des cultures rurales sont assemblés et diffusés planétairement. Mais le cha-cha-cha, la rumba, le mambo exotiques ou le folk-song des Etats-Unis ainsi universa-

lisés détruisent à coup sûr les rites, et les coutumes de ceux qui s'avèrent incapables de résister à l'impact des medias.

Par ailleurs la « fête », moment suprême de la culture folklorique et acte de communion par excellence, est détruite au profit du spectacle. Et Edgar Morin note justement « **Les mass-media... tendent à briser la structure même des rapports humains de la culture folklorique. La présence humaine dans la télévision ou dans les films est, en même temps, une absence humaine, la présence physique du spectateur est en même temps une passivité physique** ». Ainsi les rapports sociaux sont-ils appauvris au profit d'une vie par procuration.

Cette vie par procuration que créent le spectacle et le loisir est destinée à permettre à l'homme de consommer sa vie privée. Spectacle et loisir fournissent des occasions de projection analogues à l'ancienne tragédie : le récit du fait-divers sanglant, la littérature policière permettent de fixer et d'exorciser la violence contenue en chaque homme.

Mais, plus encore, spectacle et loisir fournissent des **modèles d'identification**. La presse du cœur, le cinéma des années cinquante privilégient « l'happy end » l'heureux dénouement dans lequel l'a-

mour triomphe. L'amour, c'est-à-dire l'amour érotisé incarné par la star qui synthétise dans la pin-up les diverses qualités de la femme (mère, sœur, épouse). Cet amour ne se plie pas à la règle du mariage mais le fonde... et au besoin le dissout. Le couple l'emporte sur la famille. De même, le vieillard, voire le père, sont néantisés au profit de l'adolescent ou du jeune (et éternel) adulte venu de nulle part. Tintin dans la bande dessinée, James Dean au cinéma, sont des archétypes de héros éternellement jeunes et sans famille.

Cette culture de masse planétaire, syncrétique et totalisante constitue en fait, constate avec raison Morin, un ersatz de religion. Mais il ajoute aussitôt « **La culture de masse est un embryon de religion du salut terrestre, mais il lui manque la promesse de l'immortalité, le sacré, le divin pour s'accomplir en religion** ». Et il constate que la culture de masse qui offre une succession non structurée de moments présents n'a pas de discours cohérent sur la mort. En somme elle est un compromis entre l'esprit et la réalité d'un monde vidé de son sacré et de sa transcendance, déserté par l'espérance, compromis fondé sur le rite et le fantasme, c'est-à-dire de type névrotique.

sur quoi se fondaient les vérités. La science, de par son caractère relationnant et relatif - relativiste sape en profondeur les bases mêmes des humanités. Enfin la science, en développant l'objectivité, développe en fait une dualité permanente entre le subjectif (l'homme sujet qui se sent vivre, agir et penser) et l'objectif (le monde observé et manipulé). Dualité et même casure à travers laquelle les étudiants ont de plus en plus de mal à résoudre et même à poser le problème du sens des choses, des arrière-mondes.

Enfin, englobant, couronnant et synthétisant le tout, se profile la crise écologique qui est accessoirement un problème de pollution et principalement une peur de l'environnement et pour l'environnement une conscience aiguë de la finitude de la planète voire un refus panique du vouloir, du faire de la vie.

La conclusion de Morin est pessimiste : à défaut d'une méta-société mondiale qu'il souhaite sans trop l'espérer ni même la définir il redoute le retour à un Moyen-Age barbare doublé d'un âge de fer planétaire. Puisse-t-il entendre la phrase d'un Michel Foucault qui après avoir constaté le nihilisme final de la société humaniste dans laquelle l'homme devient à lui-même son propre projet s'exclame que des dieux, les mêmes peuvent réapparaître à nouveau et qu'« ils gonflent déjà l'Océan futur ».

Arnaud FABRE

2. nécrose

On ne vit pas impunément avec une névrose. On finit par en guérir ou elle finit par détruire, totalement parfois, de façon partielle et localisée le plus souvent une partie du tissu de l'être.

Et Edgar Morin analyse dans le recueil d'articles écrits à la lumière de la crise de mai 1968 quels sont les secteurs du tissu socio-culturel atteints de « **nécrose** » par les carences de la culture de masse.

Il souligne ainsi que les « **Olympiens** » - vedettes qui incarnent à l'écran et (ou) de la vie le bonheur chlorophyllisé made in Hollywood finissent par faire apparaître dans leur personne l'envers sinistre d'un

décor vide : James Dean se tue en voiture, Marilyn Monroe se suicide.

Et dès les années 60-62, Antonioni et Fellini promènent une caméra sans complaisance sur la vie « de triste vacance rongée par la solitude et la névrose » qui caractérise les Olympiens.

Dans le même temps, le public de la culture de masse et du loisir chez qui « **la vacance des grandes valeurs provoque la valeur des grandes vacances** » cherche de nouveaux ersatz de supplément d'âme. Et c'est l'essor d'une nouvelle gnose avec la montée de l'astrologie de quatre sous dans les ma-

gazines populaire et de sa variante pseudo-intellectuelle du style « **planète** » pour les gens cultivés.

La démythification des Olympiens et la montée de la nouvelle gnose passent cependant plus inaperçues dans les années soixante que la crise juvénile. Crise d'une jeunesse privée de modèles et de lien ontologique avec le passé dans une société qui exalte l'adolescent venu de nulle part. Crise d'un monde étudiant qui voit les anciennes humanités éclater, voué au seul savoir scientifique profondément déontologisant. Les progrès du savoir scientifique « **ont désintégré l'être du monde et l'être de l'homme** »

ERRATA

1 - Une coquille a déformé dans la N.A.F. n° 216 le sens de l'entretien un médecin nous dit : Au lieu « **Mais malheureusement apparaît un courant qui réhabilite la fonction du généraliste** » il fallait lire « **Mais heureusement.** »

2 - Antoine Delaporte n'a jamais voulu écrire (N.A.F. n° 216 que l'O.T.A.N. avait « **pour unique fonction d'affermir l'impérialisme allemand** » mais bien plutôt « **d'affermir l'impérialisme américain.** »

au sujet d'une crise

L'armée — trop longtemps oubliée — est devenue un thème à la mode. Il s'est dit et écrit beaucoup de bêtises à ce sujet.

Nous ne pouvons qu'être reconnaissants à la N.A.F. d'avoir mis le doigt sur l'essentiel : une armée intégrée dans la cité est la condition première d'une véritable politique d'indépendance nationale.

Le pouvoir se contente actuellement d'amuser la galerie. Grâce à mon activité professionnelle, je côtoie quotidiennement des militaires qu'ils soient appelés ou de carrière. Le vrai problème ce n'est pas l'agitation gauchiste ou syndicale — qui ne touche qu'une infime minorité — mais bien plus une crise d'identité : la revalorisation individuelle, si elle était attendue et justifiée, n'apaiserait pas le profond malaise qui règne actuellement dans les mess — malaise qui tient à la condition quotidienne du militaire qui se sent trop souvent méprisé ou enfermé dans un ghetto.

Lui redonner confiance supposerait une action à long terme — à la fois de l'intérieur et en contact étroit avec l'opinion. Il n'est pas forcément évident que les politiciens à courte vue qui nous gouvernent en soient capables.

Je tiens à témoigner que tous les cadres se préoccupent des problèmes de défense. Les points les plus souvent soulevés lors de discussions amicales sont :

- la redéfinition d'un service militaire crédible pour les jeunes,
- la dramatique insuffisance des crédits de fonctionnement et d'investissement pour l'armée « classique »,
- l'absence d'une stratégie globale réelle pour notre politique extérieure,
- les limites du rôle de l'armée dans la cité, etc., vous voyez que ce n'est pas rien...

J. M. (Saintes)

Et oui, la subversion est dans l'armée. Les casernes, dernier pilier de l'ordre prennent un petit air de Mai 68. Le chef d'orchestre

clandestin s'est remis à l'ouvrage et fait chanter à Bidasse des airs révolutionnaires. Pauvres de nous ! Pourtant les « p'tits gars » du contingent chers à Bigeard sont « sains ». La jeunesse française à l'en croire aurait l'idéal du père Déroulède.

images

Une expérience, faible il est vrai, de certaines télévisions étrangères, une lecture attentive des programmes et quelques heures, chaque semaine, passés devant mon récepteur me conduisent à reconnaître que le TV française malgré certains défauts qui relèvent plus de la mode ou de certaines « obligations » de quelques producteurs (1) reste, en définitive un bon instrument d'information, de distraction et même de culture dans la mesure où le téléspectateur se garde de tout subir sans réaction personnelle ou par critique interposé.

Mon intention première était d'illustrer aujourd'hui cette affirmation par une réflexion sur la télévision en 1975. La vanité de cette petite entreprise à une époque de l'année qui n'est pas tout à fait celle des bilans et où, traditionnellement la frivolité l'emporte sur la réflexion me font renoncer provisoirement à ce projet que je reprendrai plus tard. En cette dernière quinzaine de l'année je me propose, tous comptes faits, d'aller vagabonder quelque peu parmi les programmes de ces dernières semaines.

Le dernier numéro de l'émission de B. Pivot, « Apostrophe », sur l'A2, était consacré à la Chine. Ce pays exerce une fascination véritable en Occident et la formidable expérience humaine qui se déroule sous nos yeux, de la longue mar-

Eh bien non, mon général, désolé, j'en sors du service militaire, contingent 74/12 pour être précis, et croyez-moi les appelés en ont ras le bol. Rassurez-vous, ils ne sont pas tous syndiqués ni politisés. Il y a en a même une grande partie qui préfère « Play Boy » à « Politique-hebdo » et quelques bonnes bibines le soir au foyer, aux cocktails Molotov. Pas de souci à se faire de ce côté-là : un soldat ivre c'est mieux qu'un soldat contestataire et quelques tonneaux de bière à Chaumont ou Besançon feraient peut-être l'affaire...

Mais ce n'est pas si simple. Comment résumer pour 90 % des appelés, un an de service militaire ? Deux images d'abord : d'un côté des jeunes gens un peu tristes, vaguement inquiets, qui partent dans des camions kakis venus les attendre à la gare. C'est l'incorporation. De l'autre ces mêmes jeunes gens qui déferlent dans les gares en criant, chantant et hurlant leur chiffre (le « zéro » libérateur) à tout le monde. C'est la libération.

Car pour une libération, c'est une libération. Finie l'impression de perdre son temps. Finis les ordres, les contre-ordres, les corvées, fini le souci de la permission, finies les nuits dans le train allongés dans les couloirs. Car c'est ça le service militaire pour un appelé,

une année pour rien. Une année pendant laquelle il jugera (même si son jugement est parfois injuste) l'armée comme une vaste entreprise de gaspillage, les sous-officiers comme des incapables et les officiers comme des messieurs à képi et à tenue impeccable qui mettent le treillis/rangers deux ou trois fois l'an pour jouer à la guerre en manœuvre et le reste du temps refusent des permissions avant d'aller faire leur cour au chef de corps.

Et le pays là-dedans ? Le rôle du régiment ? La défense nationale ? Un mot à l'incorporation, avec l'allusion de rigueur à la menace que font peser sur nous les troupes soviétiques. Quelques remerciements lors du pot de libération (« Messieurs vous avez bien servi, etc. »). Et puis plus rien.

Toute discussion pourrait bien être une tribune offerte aux gauchistes. Alors il est plus simple de faire marcher au pas et présenter les armes. Et pour le reste, que l'armée reste la grande muette. Interdiction de s'interroger sur son rôle, ses moyens... Une, deux, une, deux et à droite droite si possible. Les belles motivations que voilà !

La France vous connaissez ? La nation comme amitié ? Le souci de l'intérêt national ?

Silence dans les rangs.

R. M. (Bouches-du-Rhône)

vagabondage télévisé

dire ; me croira-t-on si j'avoue avoir aussi été curieux de bien d'autres choses.

Et l'amour Monsieur Fen - c'était mon compagnon de route, brillant et passionnant, vous n'en parlez jamais ? Qu'est-ce que l'amour en Chine ? La réponse est arrivée, encore enregistrée sur la bande du magnétophone comme une précieuse relique : « L'amour est une chose qui concerne peut-être votre Société mais nous, en Chine, nous avons raison de croire comme nous l'enseigne le Président Mao Tse Toung, que l'amour est un dérivatif psychosomatique et nous sommes fiers de mettre au service de la patrie l'énergie qu'il oblige à déployer. » Et c'est ainsi que de Pékin à Sian, de Nankin à Shanghai je n'ai pu apercevoir un couple d'amoureux. Jamais je n'ai vu un garçon prendre la main d'une fille, mettre un bras autour d'une taille, jamais je n'ai vu une fille poser ne serait-ce qu'une seconde sa tête contre une épaule de garçon. Jamais un geste de tendresse, une main qui effleure une joue, un regard échangé, chargé de passion. Bagatelle que tout ça : Je n'en suis pas certain.

vaga- bondage

« Dossiers de l'écran » avec pour thème « La Franc Maçonnerie ». Seule la présence de Pierre Boutang au débat présentait un intérêt à mes yeux et je crois pouvoir dire que lorsque Boutang « passe » à la télé, pas un nafiste ne doit manquer le spectacle.

Pas de film, pas de débat ; il y avait du riffi entre les diverses obédiences — ça arrive aussi chez les autres. Excellente idée d'avoir programmée, en substitution du film prévu, Tintin et les oranges bleues. Ça au moins c'est du sérieux.

Dans ce journal politique où le combat des idées tient une si grande place peut-on parler de variétés avec tout le relent de légèreté qui traîne ce mot avec lui ? Le rédacteur en chef est pour ; comme par ailleurs nous avons la chance de posséder quelques réalisateurs talentueux qui font la démonstration que variété n'est pas synonyme de vulgarité — ce qui n'est pas toujours le cas hélas. Je veux pour clôturer aujourd'hui cette chronique dire tout le plaisir que me procure deux d'entre eux.

« Ticket de rétro », émission mensuelle présentée sur A2 et réalisée par J.-C. Averty ne cesse de me ravir. Couleurs éclatantes, virtuosité technique, interprètes de talent, utilisation judicieuse d'anciennes bandes d'actualité — année 1937 le dimanche 21 décembre — tout concourt à notre plaisir. Véritable prestidigitateur de la télévision Averty a droit à nos applaudissements les plus chaleureux.

Toujours sur A2, le 25 décembre, Jacques Chancel présentait un somptueux « Grand échiquier ». On ne dira jamais assez toutes les joies que ce véritable aristocrate des mass medias peut nous donner. En cet homme où la courtoisie le dispute à l'élégance, où tant de talent se dissimule sous une apparente discrétion nous reconnaissons bien volontiers un maître incontesté de cet art encore nouveau qu'est la télévision.

Si vous le voulez bien nous reparlerons de tout cela en 1976.

Michel FONTAURELLE

(1) Il n'est pas donné à tous d'avoir la force de caractère ou l'indépendance d'esprit qui s'impose quelquefois face à certaines pressions dont on devine toutes les formes qu'elles peuvent prendre.

attentat contre la naf

Pour la troisième fois en quatre ans et pour la seconde fois depuis six mois la N.A.F. a été victime d'un attentat qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques.

Dans la nuit du 22 au 23 décembre deux bidons de pétrole avaient été déposés en même temps que l'explosif : cela signifie qu'on voulait mettre le feu à la N.A.F., au besoin en faisant flamber un immeuble et en mettant des vies en péril ; cela signifie aussi que certains milieux politiques ont décidé de faire taire la N.A.F. par tous les moyens, y compris l'acte criminel.

Une petite maladresse des terroristes a permis d'éviter le pire mais l'immeuble qui abrite la N.A.F. a subi de graves dégâts, et les locaux de notre journal ont souffert de l'explosion, comme le montre les photos publiées dans cette page. D'où de nouveaux frais, difficilement supportables pour un journal pauvre. D'où une avalanche de

nouveaux soucis en pleine préparation des journées royalistes de Versailles.

C'est dire que, plus que jamais, la N.A.F. a besoin de ses lecteurs : d'abord pour qu'ils s'élèvent contre l'esprit de violence et de guerre civile dans lequel on cherche à installer la France ; ensuite pour qu'ils nous apportent une aide financière massive, sans laquelle nous ne pourrions continuer notre combat pour la justice, pour la liberté et pour la vérité : de toute évidence il gêne certains hommes, certains groupements ou certaines officines. Raison de plus pour refuser le chantage à la violence. Raison de plus pour nous donner l'indépendance matérielle qui nous permettra de dire tout ce que nous voulons, comme depuis la fondation de la N.A.F.

Sans vous, nous ne sommes rien. Avec vous, avec votre soutien nous ferons prévaloir le droit à la parole, malgré les menaces, malgré les pressions et malgré les bombes.

pétition

Les soussignés ne sont pas tous membres de la Nouvelle Action Française. Ils sont même pour certains d'entre eux en désaccord total avec la plupart de ses options.

Mais ils constatent :

— que la N.A.F. s'est efforcée de nouer un dialogue avec les représentants de toutes les familles politiques et intellectuelles du pays, — qu'elle semble gêner ceux qui veulent instaurer en France un climat de guerre civile.

Ils dénoncent dans ces condi-

tions l'attentat perpétré le 14 mai par un prétendu Groupe d'Intervention Nationaliste contre le directeur général de la N.A.F. et celui organisé dans la nuit du 22 au 23 décembre par des anonymes assimilant la N.A.F. aux S.S.

Ils souhaitent que l'enquête policière après ce second attentat, soit plus efficace que la première. Ils redoutent la montée d'un climat qui, visant les royalistes aujourd'hui, peut atteindre demain tous les hommes libres de ce pays.

Philippe ARIES
Jean-Claude BARREAU
Marc BEAUCHAMP
Philippe BERTRAND
Pierre BOUTANG
Claude BRUAIRE
Sénateur CAILLAVET
Pierre CHAUNU
Maurice CLAVEL
Olivier CLEMENT
Gilbert COMTE
Jean DUTOURD

Général GALLOIS
Olivier GERMAIN-THOMAS
Frédéric GRENDÉL
Georges MONTARON
Alain MOREAU
Max RICHARD
Philippe de SAINT-ROBERT
Philippe TESSON
Gustave THIBON
Marc VALLE
Jean-Marc VARAUT

souscription

Depuis trois mois nous avons lancé quelques appels discrets à nos lecteurs pour qu'ils aident la N.A.F. dans l'effort important de propagande que nous avons entrepris. Notre appel a été entendu et nous publions ci-dessous une première liste des dons reçus depuis le mois de septembre. Cet effort doit continuer et s'amplifier : à nos dépenses habituelles viennent en effet s'ajouter la préparation des journées royalistes (dont le budget atteindra cette année les trois millions de francs), sans parler du mauvais coup qui nous a été porté avec le plasticage de nos locaux. Bien d'autres projets pourraient être réalisés si nous disposions des quelques dizaines de milliers de francs qui nous font cruellement défaut. Nous comptons sur vous. Adressez-nous vos dons en précisant « pour la souscription » au C.C.P. N.A.F. 193-14 Z Paris.

Bicheler 100 F - Mme Briouze 50 F - M. Broquet 200 F - H. Lerat 30 F - M. Brun 300 F - Gelin 50 F - Capra 100 F - Boyer 50 F - Liez 10 F - Minoret 70 F - de Ravel 500 F - Rossillon 10 F - du Roy de Blickey 100 F - Roux 50 F - Ragueneau 100 F - A. Bourdeau 100 F - M.O. Bourdeau 40 F - de Chanron 30 F - H. de Froberville 150 F - Patin 20 F - Mesnier 10 F - Mlle Rutschmann 30 F - Huchant 36 F - Bouvot 40 F - Ebstein 200 F - Desaubiaux 40 F - A. Duc 50 F - P. Dusol 50 F - Mirc 30 F - Mme Gelin 100 F - M. Garnier 100 F - Franceschetti 20 F - Vallier 100 F - Legrip 40 F - R. Denis 500 F - Chauvire 150 F - Delage 30 F - Mlle de Luzzy 30 F - J.-J. Xicluna 1.000 F - M. Large 50 F - P. Dupuy 20 F - G. Douau 50 F - Deschenes 30 F - Avray 50 F - Anonyme Sannois 400 F - Abonnée Finistère 100 F - Mlle Buffet 50 F - A.-M. Charlet 20 F - J. Champhoyaux 100 F - F. George 100 F - B. Leconte 50 F - G. Girieu 10 F - du Perray 150 F - A. Bourrez 80 F - Esprit 40 F - Mme G. Dumoulin 10 F - J. de Guibert 50 F - P. de Chanron 20 F - Le Roué 20 F - Gerlotto 25 F - J.-F. Maurel 150 F - Anonyme Croissy 50 F - Bienvenu 10 F - G. Darbon 30 F - A. Saint Paul 50 F - Maine 100 F - Seyler 100 F - M. Longin

7 et 8 février à versailles



les journées royalistes

JOURNEES ROYALISTES VIGNETTES DE SOUTIEN

20 F - F. Algoud 50 F - Dr Hervouet 380 F - G. Deffes 30 F - A. Kayser 15 F - H. Augier 50 F - D. Mourgues 20 F - Mme Lehr 50 F - B. Relieur à Vélizy 30 F - J.-M. Bonifay 100 F - F. Aimard 160 F - Faucheur 600 F - Delcambre 50 F - J. de Monneron 200 F - Ebstein 130 F - A. Vaugrente 10 F - Y. Denis 60 F - E. Mahé 30 F - Chailley 100 F - B. Breuzon 30 F - B. Lhote 10 F - Baron Broussolle 50 F - Desaubliaux 30 F - S. Hallepee 15 F - M. Charpentier 40 F - R. Louis 30 F - Mme Colomb 20 F - Une royaliste de toujours 50 F - Jean Manuel 50 F - de Cessolle 10 F - Anonyme Côtes-du-Nord 150 F -

F. Viet 50 F - Gorliez 180 F - de Pertat 10 F - Goaziou 40 F - Bimont 20 F - J.-M. Lack 50 F - A. Mercier 96 F - Mme Jacques Renouvin 80 F - de Ravel 30 F - D. Matton 50 F - Luquin 100 F - J. Maigre 100 F - M. Nee 50 F - Ph. Vergne 30 F - J. Delpy 20 F - Puydoyeux 30 F - Dilmann 50 F - Charriol 50 F - Suchel 50 F - Benoît 50 F - Section 15* 500 F - M. Billette 50 F - J.-M. Bertrand 20 F - Le Fur du Bellay 50 F - Ph. Charpentier 80 F - Duret 50 F - Maret 15 F - Beauvais 30 F - R. Eymard 15 F - Ph. Destombes 50 F - L. Meunier 50 F - Jo. Remacle 100 F - Total de cette liste : 11.247 F.

Elles sont disponibles ! Elles sont imprimées en blanc sur fond rouge. Elles donnent droit à l'entrée gratuite pour les deux jours. Elles peuvent être vendues à tout le monde, même à ceux qui ne pouvant participer aux journées acceptent de soutenir notre action.

Tous nos militants, tous nos lecteurs doivent se mobiliser pour la

vente de vignettes. Le bon ci-joint vous permettra de passer votre commande dès aujourd'hui, non seulement pour vous-même mais aussi pour en placer dans votre famille et auprès de vos amis. Un minimum de cinq vignettes par lecteur nous semble un objectif réalisable.

Alors au travail sans tarder !

BON DE COMMANDES DES VIGNETTES

Nom :

Prénom :

Adresse :

désire vignettes à 15 F soit F

et vignettes de soutien à 100 F soit F

à retourner à la N.A.F., 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris, accompagné du règlement à l'ordre de la N.A.F., C.C.P. 193-14 Z Paris.

bulletin d'abonnement

Les abonnés de la N.A.F. reçoivent en supplément, « La lettre de la N.A.F. », publication bi-mensuelle qui leur est spécialement destinée et qui paraît en alternance avec le journal.

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (20 F), 6 mois (40 F), un an (70 F), de soutien (120 F) (*)

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Année de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

C.C.P. NAF 193-14 Paris

naf 17 rue des petits champs 75001 PARIS



par
bertrand
renouvin

pour un front patriotique

Il y a deux mois, la N.A.F. publiait une analyse du livre très lucide de José-Alain Fralon, tout entier résumé dans son titre : « L'Europe, c'est fini ». Il ne s'agissait pas, pour nous, de relancer la polémique contre un euro-péisme délirant, mais de prendre acte d'un échec, de signaler la faillite d'une entreprise qui, comme l'écrivait *Le Monde* à la veille du Conseil de Rome, portait « à la dérive ».

D'ailleurs, la « Communauté économique européenne » avait-elle jamais été autre chose qu'un radeau aux planches mal jointes, ballotté par les fluctuations économiques sans pouvoir les dominer, mais depuis toujours et en toutes circonstances à la remorque de l'Amérique ? Il faut en effet rappeler qu'avant même la crise pétrolière de 1973 « l'Europe communautaire » apparaissait comme une gigantesque illusion pour les consommateurs, pour les régions les plus pauvres et même au niveau des échanges internationaux.

L'ECHEC ECONOMIQUE

Les travailleurs ? Ceux de l'industrie ont cruellement souffert des opérations de restructuration imposées par le jeu de la concurrence capitaliste. Et ceux de l'agriculture — dans notre Midi en particulier — sont en train de subir la dure règle de l'ouverture des frontières face à laquelle ils sont désarmés.

Les consommateurs ? Il suffit de comparer les prix des médicaments, du pain, du sucre, du tabac ou des machines à laver dans les pays du marché commun pour constater que « l'Europe des consommateurs » promise en 1959 est un mythe grossier, qui

masque les sordides réalités des ententes capitalistes.

Les régions ? Les déséquilibres n'ont cessé de s'accroître, conformément à la vieille loi du libre-échange qui favorise les plus riches et appauvrit des déjà pauvres.

Les échanges internationaux ? Leur libération devait entraîner l'égalité des nations dans la richesse alors que le déficit constant de notre balance commerciale avec l'Allemagne démontre le contraire et que l'influence de la constitution de la C.E.E. sur le développement des échanges a été minime, voire nulle.

Piètre résultat, pour ce marché commun industriel et agricole ! Celui-ci ne représentait pourtant que la première étape d'un processus qui devait triomphalement aboutir, par une savante intégration économique, à l'éclosion de l'Europe politique. Là encore, le résultat n'a pas été à la mesure des promesses et il serait fastidieux de rappeler la longue série d'échecs qui a marqué la tentative d'intégration économique : rappelons simplement l'enlèvement de la politique d'harmonisation des fiscalités, des planifications nationales, des transports, des politiques monétaires ou encore des politiques sociales.

L'IMPOSTURE

Devant un bilan aussi lamentable, la décision de faire élire le Parlement européen au suffrage universel constitue une quadruple imposture :

— Imposture parce que le Conseil des Neuf fait comme si l'Europe était une véritable communauté humaine alors qu'elle n'est que la juxtaposition maladroite de peuples attachés à leur indépendance.

— Imposture parce que le Conseil des Neuf fait comme si l'Europe était un succès tel qu'il ne s'agirait plus que de couronner l'œuvre par des institutions politiques représentatives.

— Imposture parce que l'Europe que ce Parlement sera censé incarner n'est que l'aire d'expansion des firmes multinationales, le champ de manœuvre du grand capitalisme, l'humble servante de l'impérialisme américain. Faut-il à ce propos rappeler le lâche abandon de nos voisins européens lors de la conférence de 1972 sur l'énergie ? Faut-il rappeler que les pays « européens » sont membres de l'OTAN et donc soumis au chantage permanent de Washington ? Faut-il rappeler que plusieurs d'entre eux ont choisi le F. 16 américain au lieu du « Mirage » français, révélant une nouvelle fois leur dépendance à l'égard des Etats-Unis ?

— Imposture enfin parce que ce Parlement européen ne sera jamais,

comme aux tristes jours du parlementarisme français, que l'instrument des groupes de pression capitalistes et le valet de certaines puissances. C'est dire que nous dénonçons à cette organisme toute légitimité authentique et toute représentativité vraie. C'est dire que tout ce qui sortirait de cette assemblée serait l'objet des plus justes soupçons et frappé de nullité. C'est dire que rien au monde ne pourra empêcher les peuples de considérer tout député européen comme un vendu, ou comme le complice objectif de toutes les félonies. C'est dire qu'il faut s'attendre à ce que la décision insensée des Neuf provoque les plus légitimes colères.

Cette assemblée de Strasbourg n'a que peu de pouvoirs ? Sans doute. Mais une mécanique est enclenchée, qui se fonde sur des impostures et qui aboutira à des abandons de souveraineté. Car rien ne dit que le Parlement européen, une fois paré de la prétendue légitimité d'une élection « européenne », ne cherchera pas à s'emparer de pouvoirs, à légiférer pour le continent, à dicter aux Etats la politique élaborée sous la dictée des Américains et des groupes de pression.

LE FRONT DES PATRIOTES

L'élection n'aura lieu que dans deux ans ? Mais la bataille commence tout de suite. Certains ne demandent-ils pas une révision de la Constitution, et ne prête-t-on pas au gouvernement l'intention de faire un référendum sur la question ? Le pari est dangereux et rien ne dit que Giscard s'y décidera. Sans doute pourrait-il jeter le trouble chez les socialistes et tenter de liquider la fraction la plus patriote de la majorité. Mais il n'a pas oublié, non plus, l'échec relatif du référendum de 1972... Enfin, selon les circonstances, le pouvoir peut tout aussi bien minimiser la question qu'en faire son grand dessein politique.

Nous ne savons donc pas encore comment la bataille s'engagera. Mais nous connaissons l'objectif : mettre fin à l'imposture européenne, empêcher toute politique d'abandon, faire échec aux hommes qui occupent le pouvoir. L'enjeu est tel que les patriotes ne sauraient combattre en ordre dispersé. Comme au temps de la Résistance, ils doivent s'unir par-delà les querelles partisans et idéologiques. Comme au temps des premiers combats contre l'Europe supranationale — qui avait vu l'union des gaullistes, des communistes et des royalistes — ils doivent constituer au plus vite le front des patriotes contre l'Europe capitaliste et américaine.

Il y va de notre liberté.

Bertrand RENOUVIN